

Péril en la demeure : la circulation de la lettre

Isabelle Nicoud le 2 avril 2022

Lors de nos travaux préparatoires à cette journée, nous avons travaillé à partir d'une lecture d'un texte, assez connu des analystes d'enfants, texte de Marie-Christine Laznik que Jean-Luc de Saint-Just a évoqué ce matin : *L'enfant psychotique est-il lettre volée ?*¹ Pourquoi lettre volée ?

Cet essai fait référence à l'élaboration lacanienne de la théorie du signifiant, à partir du conte *La lettre volée d'Edgar Poe*² qui donnera lieu ensuite à un texte précieux qui fera l'ouverture des *Ecrits*³ en 1966.

Alors, nous allons circuler entre le texte de Marie-Christine Laznik, et celui d'Edgar Poe, et je vais aussi vous présenter autre chose qui tiendra lieu de vignette clinique. Le conte d'Edgar Poe raconte l'histoire du vol d'une lettre compromettante. On ignore son contenu. On sait seulement qu'elle menace le couple royal. Cette lettre est volée deux fois et déplacée deux fois et elle provoque toujours la même organisation répétitive entre les personnages, « La lettre c'est l'inconscient » dit Lacan.

Ce texte de Marie-Christine Laznik nous convie à approcher ce qui peut se passer en institution lorsque la répétition d'une situation est à l'œuvre sans pour autant que les professionnels, pourtant attentifs, puissent trouver comment déchiffrer ce qui se passe. Une lettre ainsi circule sans pouvoir être lue. Comment faire pour que ce phénomène répétitif se déplace ? Les professionnels sont parfois en difficulté pour repérer le déterminisme d'une chaîne signifiante telle que Lacan la développe à l'aide du conte de *La lettre volée*.

C'est ce que nous avons entendu ce matin, avec le sketch de Raymond Devos⁴ lorsqu'il dit : « bout n'égale pas bout », c'est encore plus illustrant !

La lettre c'est ce qui s'écrit. La lettre comme caractère, la lettre de l'alphabet que l'enfant va devoir assimiler, faire sienne pour accéder à l'écriture et à la lecture, c'est aussi une entité différentielle. Les lettres sont toutes différentes. Il n'y a plus de continuité possible. La lettre met en place une coupure. La représentation de mots va être possible. La lettre c'est aussi la missive adressée personnellement à quelqu'un et qui doit trouver son destinataire.

Voilà pourquoi il m'est venue cette idée de vous proposer aujourd'hui ma lecture de l'ouvrage de Jeanne Benameur *Les Demeurées*⁵.

Ce texte exceptionnel parle d'une façon très poétique, très métaphorique, de la perte, du renoncement, du manque et d'un franchissement pour les trois protagonistes de l'histoire. Il y

¹ M.C. Laznik, *L'enfant psychotique est-il lettre volée ?* Psychanalyse de L'enfant N°1 Que serait aujourd'hui une "bonne" institution pour les enfants ? octobre 1985.

² E. Poe, *La lettre volée*, 1844, Paris.

³ J. Lacan, *Les Ecrits*, Le Seuil, 1966.

⁴ R. Devos, You Tube, *Le bout du bout*, Olympia 1999, 3'54.

⁵ J. Benameur, *Les demeures*, Gallimard, Folio, 2000.

est aussi question de lettre. Il y est question de ce j'appellerais les effets de la rencontre avec la nature de la lettre mais aussi de la façon dont nous pouvons être pris à notre insu par une lettre qui nous possède. Ce matin, ce que Jean-Luc de Saint-Just nous a présenté était très articulé, j'espère que ce que je vais dire là vous paraîtra understandable.

Luce ne crie jamais et elle n'a jamais faim. Elle essaie de faire naître une étincelle dans l'œil de la Varienne en ne la quittant pas des yeux mais c'est peine perdue, la Varienne est toujours muette. Quand on s'adresse à elle, « *elle porte son regard sur la bouche de celui qui parle. L'esprit colle à chaque chose prise sous le regard. Aucun espace n'a réussi à écarter même infimement l'esprit de l'œil. Aucune place ne s'est faite là. A l'intelligence, il faut un espace pour se poser (...)* Entre le regard et l'esprit de la petite, une aile de papillon, juste une s'est déployée. »

« *Telle mère, telle fille* », ce sont des demeures comme on les appelle au village. Luce et La Varienne dorment dans le même grand lit. Mais « quand le corps de la mère pourrait la réchauffer, La Varienne se lève ». Et je trouve que là, c'est une façon extraordinaire de dire quelque chose de ce à quoi un très jeune enfant a affaire dans la question de l'absence /présence énigmatique de sa mère.

Des gestes effectués sans que rien ne soit plus manifesté que si elle s'occupait d'un objet. Luce est lavée comme La Varienne lave tous les objets qui viennent de l'extérieur. Elle nettoie ainsi tout ce qui est étranger pour en atténuer le caractère de dangerosité. Luce, les objets, elle essaie de les apprivoiser. La Varienne ne parle pas. L'enfant porte un nom crié par sa mère lors de sa venue au monde, un cri interprété par d'autres, on pourrait dire par l'Autre, et ça va donner le prénom Luce, lumière. Cela fait exister la petite fille : « la petite est ». Après ce cri, ce n'est que silence. *Les deux meurent. Les deux murs.*

Du côté de l'objet voix, il n'y a rien que Luce ne puisse trouver chez l'Autre primordial. La voix, elle l'a entendue dehors. Du côté de l'objet regard, c'est tout aussi problématique : « Luce tente de faire naître une étincelle dans les yeux de la mère » qui ne la regarde pas.

La Varienne ne sait pas embrasser. Les contacts physiques, les soins maternels sont réduits à la satisfaction du besoin. L'absence de parole et de regard fait que Luce, je dirais, n'a pas de corps. « Elle se tient à la place exacte du mot qui est parfois lancé dehors pour qualifier la mère : abrutie ». La Varienne. *La vaut - rien...*

Luce ne crie jamais et n'a jamais faim. « Rien n'est assez puissant pour faire aller le geste jusqu'à l'objet ». Il n'y a pas de signifiant qui vienne donner un corps à Luce. Rien qui ne vienne marquer ce corps. On pourrait dire que le circuit pulsionnel n'est pas mis en route. Cette écriture est magnifique pour évoquer les objets pulsionnels et rendre compte d'un temps préalable à une possible symbolisation.

Mais tout le monde l'a dit : l'école est obligatoire, et le premier jour de classe va ravir Luce à la Varienne. Cette séparation dans le réel, va bien sûr avoir des effets pour l'une comme pour l'autre. On assiste à l'errance de la mère, sa prostration, rien n'est plus semblable. L'absence de l'enfant n'est pas symbolisable : « la petite n'est plus ». Et sans la petite à ses côtés, elle n'existe plus.

S'ensuivent des allers-retours, ceux de la mère et ceux de l'enfant entre l'école et la maison, entre ce lieu étranger et la demeure. « Elle la suit comme un chien (...) la petite elle la sent ». La mère doit toucher l'enfant à son retour pour s'assurer de sa présence. Puis peu à peu elle pourra ramener l'image de la silhouette de Luce à la maison. À nouveau « la petite est ».

Dehors, Luce a rencontré le regard et la voix des autres. Ainsi « l'étranger s'est glissé entre la mère et sa petite. » Elle se raccroche à un petit quelque chose dans sa poche, une dent, un petit

quelque chose qui vient du corps et qu'elle caresse pour se rassurer et adoucir cette coupure. Luce emploie toute son énergie à résister, elle refuse que la maîtresse s'adresse à elle et cet espace d'une place qui lui est faite. Peut-elle aimer cet Autre sans qu'il y ait péril en la demeure ? Luce va alors abandonner son cartable, donné par la maîtresse, objet étranger qui fait reculer sa mère. Elle n'apprendra rien et restera toujours avec sa Varienne.

« Comment une petite fille aussi sage peut-elle rester aussi ignorante ? » s'interroge Melle Solange, Luce n'apprend rien, ne retient rien. Pourquoi Luce ne veut-elle rien savoir de ce savoir qu'elle serait prête à lui dispenser ?

« Le savoir est obligatoire » vient alors dire cette institutrice, franchissant le seuil de la demeure. Après cette intrusion et ce commandement, Luce va retourner dans le lieu du savoir obligatoire. Melle Solange veut mener Luce au seuil du monde, par les mots et par l'ordre des choses : « c'est toute sa vie à elle », alors « elle y met toute sa foi », toute son attention.

La première chose qu'il faut savoir écrire c'est son nom : Luce M. « *Le nom qui suit Luce est de trop. Elle ne l'écrira pas.* » L'institutrice ne sait pas le forçage qu'elle impose à Luce. Elle est décidée et elle insiste. Elle écrit le nom. « Le nom de qui ? ». Le nom est écrit là, formé de lettres inconnues. « Elle a une pierre dans le ventre et envie de vomir ».

Alors, ce nom écrit, là, c'est trop pour Luce qui s'enfuit. Le son de cette lettre M lui suffisait.

C'est trop tard, les mots sont là. Est-ce qu'il serait possible de ne pas donner corps à ces mots ? Luce bouge les pieds mais sa voix ne veut pas sortir. Le signifiant vient marquer la chair, les mots vont faire leur chemin et réussir à occuper une place. Il y a un temps où elle les chantonne tout en refusant d'en comprendre le sens. Le son lui suffit. C'est trop tard. Les mots sont là. « Le nom veut entrer en elle ». « Elle a beau vouloir le chasser de toutes ses forces, le nom la poursuit ». Luce pourrait maintenant prendre plaisir à ce savoir si elle ne pensait pas tant à sa mère, « là-bas comme un grand manteau inhabité ».

Perte irréversible, passage du monde des choses au monde des mots.

« Les choses du savoir la guette ». De retour à la demeure, Luce se jette contre le corps de sa mère. Pour elle, « il n'y a pas d'autre vérité, tout est là » dans le monde des choses, qui devrait demeurer. Mais plus rien ne sera comme avant. Depuis ce forçage, des sons arrivent. « Le nom est entré. Rien ne peut le faire sortir. » Luce tombe alors très malade, au point de déclencher l'angoisse de sa mère et de faire jaillir une vraie plainte de la bouche de La Varienne. Elle va alors enfin exister dans le regard de celle-ci, elle a enfin su faire naître « un temps d'amour ignoré de tous ».

Pour la Varienne, la perte possible et réelle de l'enfant va tout bouleverser. Luce entend ce chant de sa mère. La vie lui revient. La Varienne devient douce. La Varienne apprend à contempler. Et à partir de ce point elle va consentir à apporter des nouveaux objets à l'enfant, consentir à ne plus lui suffire. Ainsi des fils et un abécédaire arrivant de l'extérieur dans la demeure pourront mener à l'écriture.

Le départ brutal et la maladie de Luce ne sont pas sans effet aussi sur Melle Solange. « Comment se fait-il qu'un nom ait pu faire disparaître une enfant ? » Elle reste seule avec cette question : qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle fait ?

Le départ de Luce a laissé, pour elle aussi, une place vide. Après « une étrange exaltation », c'est elle qui tombe malade. A son tour elle va « s'enfoncer dans l'étrangeté » elle éprouve la sensation d'avoir été « soustraite ». C'est elle maintenant qui demeure, habitée par cette

question : « Comment ne pas se demander si c'est un bonheur ou un malheur d'apprendre ? ». Sans pouvoir se résoudre à retourner une seconde fois chez La Varienne, elle va demander à un tiers, Hélène, d'aller prendre des nouvelles de l'enfant. Luce va ainsi apprendre que son institutrice est aussi tombée très malade. Elle repense alors au cahier « rien que pour elle ». En cachette de sa mère, elle explore à nouveau ces objets venus du monde de l'école, du monde des mots. Du paquet de fils multicolores emmêlés, Luce va sérier chaque couleur et faire un tressage. Un jour elle va composer un dessin et « broder son monde ». Hélène revient rendre visite à Luce, lui parle invariablement de l'école, Luce brode en silence. Mais quand La Varienne apporte cet abécédaire qui lui a été donné pour la petite, Luce va y retrouver les lettres de son prénom et puis le S de Melle Solange. L'enfant va aimer « en reproduire les boucles et les traits » et y trouver « *une étrange paix* », emportée hors de la demeure. Elle va faire « ce lent voyage » et elle « entre dans l'alphabet ». Les mots qui semblaient oubliés s'avèrent être toujours là, effrayants par leur présence. La lettre S évoque Melle Solange et Luce a envie de « l'écrire tout entier ». Cette envie, c'est « une force juste née ». Mais cela doit rester secret, Luce craint le chagrin de sa Varienne.

En travaillant ce texte il y a quelques années, ma première hypothèse était que l'institutrice avait aperçu quelque chose d'une possible complétude lorsqu'elle était en présence de l'enfant. Pour elle la question du Nom-du-Père est sûrement accrochée au fait d'enseigner. Avec l'absence de Luce, elle se retrouve devant une place vide alors que Luce et sa mère sont deux.

« C'est cette équation qu'il faut déchiffrer » nous dit Jeanne Benameur : ça ne peut faire trois.

La lettre M vient marquer une inscription. Elle a une place dans l'ordre des lettres de l'alphabet. Dans cette histoire, nous avons affaire à la lettre en tant qu'inscription dans le corps et nous avons aussi affaire au texte qui est un effet de lecture. C'est important de distinguer cela.

Alors quelle lettre circule dans cette histoire ? Je vous propose de dire que c'est la place d'enfant malade, déficiente qu'il faudrait à tout prix extraire de son environnement « pas suffisamment bon » au sens de Winnicott.

Les équipes sont parfois prises dans quelque chose qui les dépasse comme Melle Solange l'a été. Elle se met à aimer cette enfant et elle n'a aucune idée du forçage signifiant qu'elle lui a imposé. Un forçage de nomination. Luce dessinait un signe mais cela est devenu ensuite pour elle une lettre lorsque cela a été lu. L'écriture est un produit du langage, elle se crée dans un détachement de l'image vers le symbole. Elle va permettre le passage de l'image à la lettre, du monde des choses au monde des mots. La narration vient nous dire quelque chose de la coupure et du corps engagé dans l'écriture. Elle évoque la trace, l'inscription et l'émergence du signifiant qui vient faire frontière entre Luce et le corps silencieux de sa mère. La lettre M comme la lettre S fonctionnent pour Luce comme des caractères distinctifs, instaurant cet espacement, cet écart, lui permettant de sortir d'une captation imaginaire créant ainsi pour l'enfant un autre lieu. Il n'y a plus de continuité possible.

Alors, ma proposition aujourd'hui, c'est de dire que ce texte permet un repérage de ce qui peut se mettre au travail en analyse de la pratique. C'est la petite histoire qui introduit cette lettre qui circule. Tant qu'elle n'est pas lue cette lettre reste en souffrance et sans destinataire. Ainsi ce peut être une phrase qui circule en tant que lettre entre les professionnels qui la répètent sans en avoir parlé. Le travail de la lettre circule dans l'équipe et participe du soin. Tant que ce n'est pas déchiffré, l'automatisme de répétition est à l'œuvre. Il y a une insistance répétitive des

mêmes énoncés. Quelque chose qui revient à la même place.

M.C. Laznik, dans son texte *L'enfant psychotique est-il lettre volée ?* parle d'une place d'analyste dans une institution, et elle évoque la situation d'une petite fille psychotique, de deux ans et demi, qui a été placée par décision judiciaire pour mauvais traitements. Je synthétise cette vignette clinique : à un certain moment elle s'est rendue compte que les professionnels se désavouaient les uns les autres quant à la façon dont il fallait s'occuper de cette enfant. Cette petite fille était confiée aux soins de deux infirmières différentes, les séances de nourrissage avec l'une de ses deux infirmières se passaient très mal. Cela déclenchait beaucoup d'angoisse dans l'équipe parce que finalement la petite fille leur évoquait des épisodes d'anorexie, ce qui était très angoissant. Au fur et à mesure que M.C. Laznik entendait les professionnels, l'élucidation d'une chaîne signifiante à partir des énoncés des professionnels se mettait à jour : un scénario identique à celui qui se jouait entre la mère et la tante maternelle de la petite fille, à savoir qu'il y avait aussi des échanges de propos désavouant entre elles. Il se rejouait là quelque chose entre les deux infirmières. Ainsi, et je cite M.C. Laznik : « le changement de position par rapport à l'enfant impliquait même un changement de rôle pour un acteur donné mais le scénario restait fixé, ainsi que les personnages. » Et ce qui a pu être déchiffré, c'est que finalement celle qui pouvait jouer la mère dans une scène pouvait jouer la tante dans une autre, elles se désavouaient l'une l'autre et il y avait le rôle de « l'incompétent désavoué » et le rôle « du compétent qui désavoue ». Ces rôles étaient interchangeables.

Et cela est très proche de ce qui se passe dans le conte d'Edgar Poe dans lequel les personnages prennent des positions identiques par rapport à la lettre volée dont on ne connaît pas le contenu.

En quelques mots, la reine est occupée à lire une lettre dans son boudoir, et elle est dérangée par un visiteur, cette lettre est compromettante, elle la retourne sur la table ; à ce moment-là, il y a un troisième personnage qui arrive, c'est le ministre du roi, il voit la lettre retournée sur la table, il ne peut donc en lire le contenu mais il en voit le sceau et en reconnaît l'auteur. Voyant cette lettre, le ministre va la dérober au vu et au su de la reine qui n'en dit rien en raison de la présence du visiteur qui n'est autre que le roi. Elle ne dit donc rien, et le voleur sait que la reine connaît le voleur. Il faut donc absolument retrouver cette lettre. Il va y avoir des investigations de la police chez le ministre, mais il est impossible de retrouver cette lettre. On fait même arrêter le ministre par des faux voleurs pour voir s'il ne la garderait pas sur lui. Finalement il va se faire lui-même dérober cette lettre par un détective envoyé par le préfet de police. Le détective s'appelle Dupin, alors à une lettre près, c'est Lupin !

Alors cette lettre volée, détournée, « en souffrance », dit Lacan, a circulé sans qu'on n'en sache jamais son contenu, sans qu'on n'en sache le signifié. Elle devient symbole du signifiant au-delà de la signification.

Ce qu'il y a de commun entre les textes de M.C. Laznik, d'Edgar Poe, voire celui de Benamer, c'est qu'il y a une scène primitive et ensuite une répétition, un automatisme de répétition dirait Freud. Il y a effectivement, comme le disait J.-L de Saint-Just, une combinatoire à lire. Le scénario qui se joue entre la mère et la tante se rejoue entre les deux infirmières, celui qui se joue entre la Varienne se rejoue avec Melle Solange, et celui qui se joue entre la reine et le ministre se rejoue entre le ministre et Dupin.

C'est à partir des représentations imaginaires, à partir de la petite histoire, qu'une lecture va pouvoir donner lieu à une nouvelle écriture et cela peut se faire, je pense, dans la séance d'analyse de la pratique. L'analyste n'est pas le destinataire de la lettre. Il ne peut lire un texte écrit à l'avance. Et s'il n'est pas facile de faire l'hypothèse que c'est cette lecture qui va

fabriquer un écrit, nous devons à chaque fois faire ce pari que la séance d'analyse de la pratique va produire une invention pour peu que l'on favorise la distinction entre imaginaire et réel. Tant qu'une lettre n'est pas lue, son message reste indéchiffrable.

DISCUSSION

Hélène Genet : Merci pour cet exposé

Isabelle Nicoud : J'avais travaillé ce texte il y a longtemps, par rapport à la question de la psychose. Je trouve que c'est une illustration du « deux ». Cette histoire de la fusion mère - enfant reste imaginaire, Lacan nous y fait réfléchir dans le séminaire *l'Angoisse*, l'enfant est accroché à son placenta et pas au corps de la mère, et il parle des caduques, la mère perd des enveloppes et cette fusion mère-enfant est imaginaire. Dès le départ il n'y a pas de fusion. Ce texte est magnifique pour représenter ce passage du monde des choses au monde des mots et je l'avais travaillé car je le trouvais aussi intéressant pour parler de cette coupure.

Maria Tuiran-Rougeon : oui, et de parler aussi de cet espace qui est nécessaire, c'est-à-dire pour l'intelligence, il faut un espace pour se déplier, et je me suis dit en t'écoutant que cela nous dit quelque chose du dispositif de l'Analyse de la Pratique. C'est-à-dire que si l'analyste est là, à être ce grand A non barré, il n'y a pas d'espace possible pour les professionnels, il faut bien qu'il puisse soutenir quelque chose de ce « pas tout », de cette non complétude, pour que quelque chose puisse être mis au travail dans les équipes.

Isabelle Nicoud : Ce que je trouve intéressant, c'est comment la lettre revient, il y a quelque chose qui insiste, la lettre insiste et petit à petit quelque chose se modifie, se déplace.

Mademoiselle Solange, bien sûr c'est une fiction, elle ne se pose pas cette question de ce qu'elle fait auprès de cette enfant en lui assénant cette lettre M ; aime a-i -m-e, c'est aussi la référence à un tiers avec cette lettre, elle est infectée par la lettre, elle est dénaturée par le langage et cela vient modifier quelque chose du côté de la jouissance. Et je voulais faire le lien avec ce que tu disais ce matin, quelque chose se déplace à partir du moment où l'on permet le questionnement.

Jean-Luc de Saint-Just : Oui c'est la question du Un qu'il faut soulever. Je trouve que la difficulté, et ce qu'amène isabelle l'illustre bien, c'est la question de la lettre, cette lettre-là, c'est pas une lettre alphabétique...

Isabelle Nicoud : Là j'ai joué avec cela...

Jean-Luc de Saint-Just : Justement c'est une difficulté car on a tendance à imaginer cette lettre du côté de la lettre alphabétique mais effectivement la lettre ce n'est pas de cet ordre-là, la lettre c'est de l'ordre de la coupure. Et il y a vraiment cette difficulté de pouvoir localiser cette question de la lettre que Lacan définit comme ce qui fait littoral entre deux espaces hétérogènes, et ces deux espaces hétérogènes sont le savoir et la jouissance. J'ai envie d'utiliser deux illustrations, une que tu as données tout à l'heure pour définir le signifiant et puis une que Nourredine, tout à l'heure, nous a fait partager.

Le Paris-Nice de 9 heures, c'est une nomination et ça fait signifiant parce que bien entendu cette nomination est totalement arbitraire au regard du train lui-même, de la voie de chemin de fer, ça ne dit rien de tout ça. Ce que cela vient nommer est déconnecté de la chose, donc premier mouvement de coupure mais deuxième mouvement de coupure que tu n'as pas évoqué, c'est que le Paris-Nice de 9 heures n'est pas égal au Paris-Nice de 9 heures, c'est-à-dire que s'il y en a un par jour... Sauf que là il y a la fonction du un, parce que le Paris-Nice de 9 heures c'est toujours le Paris-Nice de 9 heures et qu'on a là la trace de ce qui vient faire Un c'est bien entendu que ce qui fait en sorte qu'un signifiant est différent d'un autre signifiant, ce que tu évoquais, la différence fondamentale, ça vient nommer, ce zéro qui est absent. Donc le un est nécessairement trois.

Le Paris-Nice de 9 heures en tant que représentant du Paris-Nice de 9 heures s'est déconnecté en tant que symbolique de l'imaginaire du Paris-Nice de 9 heures et de la chose du Paris-Nice de 9 heures, donc on a là le nœud borroméen qui se décline. Ce qui vient faire lettre, c'est le trait unaire que ça vient marquer, c'est-à-dire que ça vient faire un comptage d'une certaine façon qui va venir se répéter parce que ce sera toujours le Paris-Nice de 9 heures. C'est une nomination qui coupe, qui tranche. Voilà c'est toujours le même alors que ce n'est pas le même, le signifiant n'est pas égal à lui-même. C'est pour ça que la lettre est toujours égale à elle-même, revient toujours à la même place.

Nourredine nous l'a très bien illustré tout à l'heure en disant « ma patiente, elle a toujours la même migraine, ça vient faire lettre répétitive sauf le jour où elle entend la *migre haine*, vous voyez bien que cela vient déplacer la coupure, passer de *migraine* à *migre haine* ou à *mi graine*, c'est juste un effet de lecture qui vient déplacer rien d'autre que – pas la musique du signifiant, pas la matérialité du signifiant – le lieu de la coupure et c'est là qu'est la lettre et c'est là qu'il y a littoral entre un savoir – pour le coup ça vient déplacer son savoir – et jouissance.

Maria Tuiran-Rougeon : Justement je reviens en arrière, j'ai entendu avec ta lecture *Lu-sienne* comme pour dire celle qui est une, une mais une dans une chaîne d'une génération à une autre et du coup ça peut être aussi une autre écriture finalement qui vient l'inscrire dans la suite des générations et donc la décrocher de la place d'objet de sa mère, qui vient alors avoir un effet sur son corps.

Isabelle Nicoud : Oui, Jeanne Benameur repère comment il y a des allers-retours, comment cela ne se fait pas en une fois, c'est un renoncement qui s'opère difficilement du côté de Luce et ce renoncement est des deux côtés, du côté de la mère et du côté de l'enfant. Luce a fait une tentative de retourner dans le giron maternel mais c'est plus possible. Et pour ce qui est de la coupure, oui la demeure, *les deux meurent* ...

Cela me fait penser aussi à cet exemple dont tu nous avais parlé Jean-Pierre, cet enfant que tu allais chercher dans la salle d'attente, qui s'appelait Nathan...

Jean-Pierre Allais : Oui l'enfant que *je n'attends pas*. Oui pour illustrer cette question de la lettre, j'arrive dans le secrétariat et on me dit « votre rendez-vous est arrivé » et je n'avais pas de rendez-vous. Je demande comment d'appelle cet enfant et la secrétaire me dit : Nathan...